

**ENTRETIEN AVEC JAD HATEM<sup>1</sup>**  
**« QUE PENSE LA PHILO DU CULTUREL ET DE  
LA TRADUCTION ? »**

**Henri AWAISS<sup>2</sup>**  
**Jarjoura HARDANE<sup>3</sup>**

Né à Beyrouth en 1952, Jad Hatem s'est détourné d'une carrière juridique à laquelle le destinait la tradition familiale, pour se consacrer à la philosophie, la littérature et la théologie. Il a enseigné ces trois disciplines dans plusieurs universités libanaises et étrangères. Actuellement, il est professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, directeur du Centre d'études Michel Henry et rédacteur en chef de la revue, *Iris, Annales de philosophie*.

Jad Hatem se définit, d'abord, comme poète. Pourtant, les recueils de poésie qu'il n'a pas cessé de faire paraître (le premier, *Enigme et chant*, en 1985 et le dernier, *A la merci du soleil*, en 2017) ne représentent qu'une petite partie de sa production. Très nombreux, en effet, sont ses commentaires philosophiques, littéraires et théologiques qui, en dépit de la variété de leurs sujets, sont, pour la plupart, des études comparatives et gravitent, autour de deux questions quasi antinomiques pour tout esprit s'interrogeant sur l'ordre du monde, celles de la beauté et du mal. Grâce à sa connaissance approfondie des œuvres de l'idéalisme allemand (avec une prédilection certaine pour celle de Schelling), des livres de la Bible (essentiellement, la Genèse, Job, Qohelet et les Evangiles), de la mystique de l'amour pur, des romans du XIX<sup>ème</sup> siècle français (dont, bien sûr, ceux de Balzac) et, ces dernières années, de la culture catalane, il a pu développer, une pensée d'une grande originalité. L'attestent sa théorie de la femme nodale, sa théologie de l'œuvre d'art, son livre de métaphysique pure *Qui est la vérité ?* et son système du mal qui s'est progressivement déployé depuis *L'Echarde du mal dans la chair de Dieu* (1987) jusqu'à *Marx, Matrix et le Messie* (2017).

**1- Qu'est-ce que traduire ?**

Si malaisé qu'il paraisse et si impossible qu'il soit, l'acte de traduire est l'un des plus communs, car parler c'est traduire, ce que nous faisons maintenant, ce qui inlassablement advient dans le déroulement multiforme de la vie quotidienne. Hamann fournit l'explication de cette formule qui sonne comme un paradoxe : parler, dit-il c'est traduire d'une langue angélique en une langue humaine. Que nul ne s'en effraye : par langue angélique on n'entend pas

---

<sup>1</sup> Jad.hatem@usj.edu.lb

<sup>2</sup> henri.awaiss@usj.edu.lb

<sup>3</sup> Jarjoura.hardane@usj.edu.lb

ici quelque logos surnaturel requérant une herméneutique spéciale, voire l'esprit de prophétie. La langue angélique énonce la pensée, non pas obligatoirement celle de haute volée, mais toute idée et image qui traversent l'esprit soit qu'il les produise, soit qu'elles s'imposent à lui. Traduire alors, selon Hamann, c'est transposer des pensées en mots. Mais pas seulement les pensées et les affects car toute nomination est une traduction. L'homme traduit dès avant Babel puisqu'il lui a fallu former les noms par lesquels il appela les bêtes. Distingue alors la parole divine de l'humaine qu'elle a le pouvoir de créer le réel lors même qu'elle traduit (tout de même qu'elle peut traduire sans avoir à créer). C'est de ce pouvoir que l'homme se rapproche lorsqu'il use de locutions performatives.

Mais comment se fait-il que ce qu'il y a de plus commun soit également impossible ? Ne suffit-il pas que ce soit malaisé ? Cela tient au fait que la transposition d'une langue angélique se fait d'un registre à un tout autre, alors que celle d'une langue humaine à une autre opère dans le même. Certes, entre l'affect et les mots qui cherchent à l'exprimer le gouffre qui bée ne peut être franchi d'un seul et même mouvement : le cheminement ici est équivoque car le mot emprunte nécessairement la voie de l'analogie pour énoncer dans l'extériorité la vérité immanente. Mais en va-t-il de même pour la pensée ? N'est-elle pas déjà langage et intelligibilité ? Peut-être pour certaines de ses formes, mais pas toutes lorsqu'on se rappelle que Descartes, dans la Deuxième Méditation, y plaçait entre autres le vouloir et le sentir dont il est manifeste qu'aucun ne relève directement de l'intellect ou du langage (ou de la connivence des deux).

Ceci étant, traduire d'une langue angélique, ce n'est guère traduire du silence, et pour cela « vivre, comme le réclamait Joë Bousquet, au-delà de son propre silence, entendre et retenir toutes les voix qui se taisent en nous », car angélique est la langue qui est de part en part traversée par les révélations de l'âme. Or de mes écrits, qui s'efforcent de traduire les paroles faibles ou puissantes de la langue angélique, les poèmes dont je suis coupable sont ceux qui se sont délibérément et consciencieusement mis à l'écoute de ces révélations.

## **2- Avez-vous une pratique de la traduction ?**

Bien que ma situation de francophone dans un pays dont l'arabe est la langue officielle m'eût invité à servir de médiation entre deux cultures, ce n'est pas la voie que j'ai suivie, sinon par accident. Le jugement de Goethe stipulant que « chaque traducteur est un prophète pour son peuple », ne s'applique pas à moi. Je ne me suis pas prêté à l'exercice qu'au bénéfice de mes recherches. Que ce soit pour commenter un texte philosophique ou mystique, des œuvres littéraires, essentiellement poétiques, j'ai eu besoin de citer parfois longuement le texte rédigé en le rendant en français. C'est ainsi que de divers ouvrages de Schelling, le philosophe allemand sur lequel j'ai le plus travaillé, j'ai translaté de

nombreuses pages. Je l'ai également fait pour des penseurs d'importance moindre, comme Baader non sans demander à un ami germaniste de contrôler le résultat. En complément de mes explorations du *Traité sur la liberté* de Schelling, j'ai fourni une traduction, à partir de l'anglais, cette fois-ci, des marginalia de Coleridge au-dit traité. L'interprétation de la pièce d'*Iram aux colonnes* de Gibran m'a conduit à proposer au lecteur une version à laquelle mes explications renvoyaient continuellement. De surcroît, pour les besoins de mes travaux, je traduisis des textes que j'ai eu besoin de citer. Il m'est arrivé de me faire aider pour les langues de départ que je ne maîtrisais pas comme le catalan, le roumain et l'espagnol. Je faisais vérifier les traductions disponibles sur le marché faites à partir de langues dont je n'avais pas connaissance, comme le hongrois, le slovène et le russe.

Dans toutes ces tentatives, je n'eus le projet de réaliser une œuvre littéraire. Loin de moi était toute velléité de régénérer une œuvre ni même de lui fournir un nouveau public. Pour cela que mes tentatives n'appartinrent pas à cette catégorie de traductions que Novalis qualifie de « transformantes », elles se piquaient de rester dociles à l'original. Pour les besoins de la cause, je me suis tenu à la littéralité chaque fois qu'il était nécessaire, pour le sens, d'être au plus près de la langue d'origine et ceci dans le respect du génie de la langue française. D'une part, l'élégance ne fut jamais mon souci premier et, d'autre part, j'ai fui les barbarismes. La fidélité fut mon étoile, mais aux desseins de l'appropriation et en vue de l'explication. Je me suis volontiers soumis à la motion violente de la langue étrangère, comme le réclame Pannwitz, mais seulement tant que l'exigeait la sémantique. Une métaphore doit être reproduite telle quelle *pour pouvoir être analysée*. Son étrangeté ne saurait y faire obstacle quand bien même dans la langue d'origine elle paraîtrait naturelle, allant de soi. En effet, l'aura de l'image originelle est à préserver et même à considérer, ce que ne se pourrait si on *adaptait*, si on cherchait l'équivalent avec ou sans bonheur. Quant au jeu des sonorités du texte original, je n'en tenais nul compte pour peu qu'il fût fait pour plaire à l'oreille. Que si, au contraire, il y faisait appel pour amener le sens, comme par la convergence de mots qui riment ensemble, j'en notais l'effet dans le commentaire, ce qui me dispensait de chercher faire rimer artificiellement les mêmes vers dans la version française.

Il y a dans la théorie traductologique de Schleirmacher une alternative qui se trouve ici dépassée. Ou le traducteur porte le lecteur vers l'écrivain ou, inversement, dit-il, c'est l'écrivain qu'il meut vers lui. Dans le premier cas, le lecteur est invité à s'adapter aux idiotismes du texte, que ce soit au niveau de la langue que de la mentalité ; dans le second cas, le texte est entièrement naturalisé dans la langue d'accueil en sorte qu'il ne heurte pas la sensibilité du lecteur en quoi que ce soit. Cette alternative est dépassée dans ma pratique lorsque, d'un côté, je suspends tout le jeu de la sonorité et, de l'autre, je prie le

lecteur de ne porter son attention qu'au sens véhiculé par la métaphore dans son état natif.

Ceci dit, je suis plus souple quand il s'agit de lire un auteur pour le plaisir de la langue. C'est ainsi que pour *Le Paradis perdu* de Milton, j'ai adopté la traduction de Chateaubriand tout en la vérifiant sur la traduction de Messiaen et la consultation de l'anglais.

### **3- Quel fut votre rapport avec vos traducteurs ?**

Il y en a un que je n'ai jamais rencontré et avec lequel aucun contact ne fut établi (car ce fut avant l'ère d'internet), celui de mon livre sur Kazantzaki dont l'histoire, à cet égard, est singulière car il parut en grec à Athènes en 1984, l'original français seulement trois ans plus tard. Pour mes livres mis en roumain, je le dois à une intellectuelle avec qui j'avais noué, à l'occasion d'un colloque à Bucarest, des relations cordiales qui se sont affermies lors de son séjour à Beyrouth où elle cherchait des textes du père André Scrima afin de les faire traduire dans sa langue. Elle fit paraître la traduction de mes deux livres sur *l'Amour pur hyperbolique en mystique musulmane* et sur *Satan monothéiste absolu selon Goethe et Hallâj* dans la collection de spiritualité et de mystique qu'elle dirigeait chez le prestigieux éditeur Humanitas. Ma confiance en elle était totale (car elle possédait à merveille la langue de Molière) et je n'ai pas eu à donner mon avis. Trois différents traducteurs ont eu à s'occuper de mes ouvrages qui ont eu la chance de passer au catalan. J'en ai rencontré les deux premiers à l'occasion de la remise du prix Serra d'or des études catalanistes, les livres étant parus et l'un d'eux primé. J'ai donné un coup de main pour mon troisième car il comportait des allusions qu'il convenait d'élucider. Chose étonnante, trois de ces livres sont davantage agrémentés de notes que les versions originales. Les traducteurs qui étaient des savants ont fait l'effort de préciser les références aux éditions catalanes et de restituer nombre de textes dans leur langue d'origine. Mon essai primé sur la poésie catalane m'a valu une invitation au colloque Vinyoli qui a eu lieu en 2014. C'est là que j'ai fait la connaissance, autour d'un repas, du dernier en date de mes traducteurs en langue catalane, une dame qui enseigne cet idiome qui m'est cher. Deux de mes essais ont déjà été traduits par elle et un troisième est sur la voie. Ici, j'ai dû mettre la main à la pâte : elle me soumettait un chapitre après l'autre assortis d'une batterie de questions. Son acribie était telle qu'elle dénichait des erreurs dans mes références. Elle me pria même de modifier une page qu'elle jugeait erronée par la faute d'un contresens commis par le traducteur du roman sur lequel j'avais travaillé. Nous avons connu sur ce point un désaccord et j'ai tenu à maintenir ma version des choses. J'ai ensuite collaboré à sa traduction d'un recueil de Vinyoli auquel j'ai consacré une longue étude. Merveille quand la traduction devient une histoire d'échanges et d'amitié !